

L'Intendant et ses amis tirèrent l'épée. Une catastrophe était imminente. Alors, le bourgeois envoya un messenger au château, puis il s'élança au milieu de la foule, suppliant et menaçant.

On le reconnut aussitôt et il fut acclamé. Avec toute son influence, il n'aurait pas réussi, cependant, à calmer la fureur soulevée par les violences de Bigot; mais les soldats s'avancèrent et le roulement de leurs tambours couvrit le bruit de la bagarre.

Quelques minutes encore, et une longue file de baïonnettes étincelantes, ondula dans la rue du Fort. C'étaient les troupes du colonel Saint-Rémi. Elles se préparèrent à charger la foule. Mais le colonel, qui était un homme de sens, vit d'un coup d'oeil ce qui se passait, et il commanda la paix avant d'employer la force pour la rétablir. Le peuple obéit aussitôt, et calme et silencieux, se retira paisiblement devant les troupes. Il n'avait assurément pas l'intention de résister à l'autorité. Les soldats ouvrirent un chemin et l'Intendant put s'éloigner avec ses amis.

Ils furent poursuivis par une volée d'imprécations. Ils répondirent bien, du reste; et, jurant, blasphémant, ils traversèrent la Place d'Armes au galop, et se précipitèrent pêle-mêle sous la porte du château Saint-Louis.

Tout rentra dans le silence. Quelques-uns des plus timides avaient peur, cependant, des conséquences de cet attentat sur la personne de l'Intendant royal. Mais tous s'en allèrent, par groupes ou seul à seul, espérant bien qu'on ne leur demanderait jamais compte de l'affaire de ce jour.

XIII

L'Intendant et ses amis arrivèrent à toute bride dans la cour du château. Ils étaient furieux. Plusieurs avaient perdu leurs chapeaux; tous étaient ébouriffés, et dans un état déplorable. Ils descendirent de leurs chevaux, s'élançèrent dans les corridors, jurant comme des démons et faisant retentir les dalles sous leurs pas irrités. Ils entrèrent dans la salle du conseil.

Bigot avait des flammes dans les yeux, des flammes dans toute la figure. Un éclair dans une tempête! Il s'approcha de la table, salua le gouverneur et, faisant un violent effort pour se contenir; — il dit d'une voix encore courroucée :

— Votre Excellence et messieurs du conseil nous pardonneront notre retard, quand ils apprendront que moi, l'Intendant royal de la Nouvelle-France, j'ai été insulté, assailli et menacé de mort, même dans les rues de Québec, par une vile populace.

— Je le regrette beaucoup, et je vous prie de croire que je partage votre indignation, répondit le gouverneur. Je me réjouis de vous voir sain et sauf, continua-t-il. J'ai envoyé des troupes à votre secours, mais j'ignore encore, cependant, la cause de cette sédition.

— La cause de cette sédition! c'est la haine que le peuple m'a vouée, parce que je fais exécuter fidèlement les ordonnances royales; mais celui qui soulève la foule et lui donne l'exemple de l'insubordination; celui qui est au fond de toutes les insultes que l'on nous fait ici, c'est ce notoire Philibert, Philibert le marchand!

Le gouverneur regarda l'Intendant avec assurance, et lui répondit :

— Le sieur Philibert est marchand, c'est vrai, mais il est gentilhomme de naissance, et ses principes sont des plus loyaux. Il serait, j'en suis sûr, le dernier homme qui voudût fomenter quelque trouble. L'avez-vous vu, chevalier?

— La multitude encomrait la rue, en face de ses magasins, et criait des vivats pour le Chien d'Or. Nous essayâmes de passer; cela fut impossible. Je ne l'ai aperçu lui, qu'au moment où la confusion était à son comble.

— Et je suis certain, chevalier, qu'il n'encourageait pas les émeutiers.

— Je ne l'accuse point; mais ces canailles-là, c'étaient ses amis et ses partisans. Néanmoins, je serai assez juste pour déclarer qu'il a fait son possible pour nous protéger, ajouta-t-il, car il savait bien qu'il lui devait la vie probablement.

Il reprit aussitôt :

— J'accuse Philibert de semer l'esprit de révolte, qui produit les émeutes; je ne le crois pas émeutier lui-même.

— Moi, je l'accuse de ces deux crimes et de tout le mal qu'a fait la populace! hurla Varin, enragé d'entendre l'Intendant parler avec modération. La maison du Chien d'Or est un repaire de traîtres, fit-il. Il faudrait la renverser de fond en comble, et en prendre la pierre pour élever un monument d'infamie sur le cadavre de son propriétaire... de son propriétaire que l'on aurait fait pendre comme un chien, d'abord, sur la place du marché.

— Silence, Varin! exclama le gouverneur avec sévérité. Je ne veux pas que l'on parle en termes injurieux du sieur Philibert. L'Intendant ne l'accuse point d'avoir pris part à cette émeute, et vous non plus, n'est-ce pas?

— Pour Dieu! Varin, vous ne le ferez point, non! et vous allez me rendre compte des paroles que vous venez de prononcer! s'écria de La Corne Saint-Luc, indigné de voir son ami le bourgeois si cruellement outragé.

— La Corne! La Corne! nous sommes dans un conseil de guerre, et ce n'est pas le lieu de faire des récriminations, dit le gouverneur.

Il parlait presque avec véhémence. Il prévoyait une rencontre, et voulait la conjurer. Il ajouta :

— Asseyez-vous, mon vieil ami, et puis aidez-moi à faire ce que demandent de nous le roi et la colonie; nous sommes ici pour cela.

De La Corne reprit son siège. Ces paroles l'avaient désarmé.

XIV

Le gouverneur continua en s'adressant à l'Intendant :

— Vous avez parlé du bourgeois Philibert d'une manière généreuse, chevalier Bigot; cela me fait plaisir. Le colonel Philibert, mon aide-camp, vient justement d'entrer; il sera heureux de vous voir rendre ainsi justice à son père.

— Foin de la justice! marmotta Cadet. Que j'ai été bête de ne pas profiter de la chance qui s'est offerte!... j'aurais dû lui passer mon épée au travers du corps, à ce bourgeois.

Le gouverneur raconta à Philibert ce qui venait d'avoir lieu. Philibert s'inclina en regardant Bigot :

— Je suis fort reconnaissant à l'Intendant, dit-il, mais je m'étonnerais que l'on osât impliquer mon père dans cette affaire. L'Intendant n'a fait que se montrer juste.

Bigot n'aimait pas mieux le colonel Philibert que le bourgeois, et cette observation lui déplut. Il répliqua froidement :

— J'ai dit, colonel, que votre père n'avait pas pris une part active à l'émeute; et c'est vrai; mais je ne saurais l'excuser de se mettre à la tête du parti qui nous outrage continuellement. Je n'ai pas peur de dire la vérité. Quand j'ai mon opinion sur un homme, je l'ai. Je me soucie du bourgeois comme de la dernière tuque bleue de son entourage.

XV

C'étaient des paroles malheureuses; il le comprit bien. Mais il regretta presque d'avoir rendu témoignage au bourgeois. Il avait dit la vérité parce qu'elle était plus facile à dire. Il ne se gênait jamais, c'était son principe. Il n'était point poltron, n'avait peur de rien et ne respectait personne. S'il faisait un mensonge, c'était sans scrupule, de propos délibéré et quand la chose en valait la peine. Mais alors même il s'accusait de n'être pas un homme.

Le colonel Philibert ressentit vivement l'injure faite à son père. Il regarda Bigot en face :

— Le chevalier Bigot, dit-il, n'a fait que rendre simple justice à mon père, en cette occasion. Mais qu'il veuille bien se rappeler, le chevalier, que mon père, bien que marchand ici, est avant tout un gentilhomme Normand, — un gentilhomme qui n'a jamais forfait à l'honneur, — un gentilhomme dont l'ancienne noblesse peut rendre jaloux l'Intendant lui-même.

Bigot lança un regard courroucé au colonel. C'était une allusion à sa noblesse de fraîche date.

— J'ajouterai un mot, reprit Philibert, en fixant tour à tour Bigot, Cadet et Varin; qui-conque attaque mon père m'attaque moi-même, et nul, s'il le fait, qu'il soit petit ou grand, n'échappera au châtement que je lui réserve.

La plupart des officiers s'approchèrent de la

table en donnant des marques d'approbation à Philibert. Personne d'entre les amis de l'Intendant, ne releva le défi. Ils se bornèrent à se regarder les uns les autres. Bigot dissimula sa fureur, et pour prévenir toute réplique nouvelle, il se leva et pria le gouverneur d'ouvrir la séance.

— Nous pardons, dit-il, en récriminations personnelles, un temps précieux que nous devons au roi. Je saisisrai le tribunal de cette affaire, et j'espère que les instigateurs de l'émeute comme les émeutiers, seront sévèrement punis de l'outrage qu'ils ont fait à l'autorité royale.

CHAPITRE XIV

LE CONSEIL DE GUERRE

I

La séance fut régulièrement ouverte et le secrétaire lut les dépêches royales. La lecture fut écoutée avec attention et respect; mais il était facile de voir qu'il y avait divergence d'opinion chez les conseillers.

Le gouverneur se leva et d'une voix calme, presque solennelle, il dit :

— Messieurs, ces dépêches que vous venez d'entendre lire, nous apprennent que notre France bien-aimée est dans un grand danger. Pour lutter contre les puissances alliées, le roi a besoin de toutes les forces; il ne peut donc plus nous envoyer de secours.

Aujourd'hui la flotte anglaise est souveraine... Demain elle ne le sera plus. — On eût dit qu'il prédisait ses futures victoires sur l'océan. — Des troupes anglaises arrivent à New-York et à Boston. Elles vont s'unir aux armées américaines pour attaquer la Nouvelle-France.

L'ennemi a commencé la construction d'un grand fort à Chouaguen, sur le lac Ontario, pour faire échec à notre forteresse de Niagara. Bientôt aussi l'on saura sans doute si Carillon est capable de protéger la vallée du Richelieu.

Je n'ai pas peur pour Carillon, messieurs, car c'est le comte de Lusignan qui en est le gardien, — le comte de Lusignan que j'ai le plaisir de voir au milieu de vous.

Le comte de Lusignan, cheveux gris, air martial, salua respectueusement. Le gouverneur continua :

— Les dépêches nous conseillent de retirer les troupes de Carillon, cependant; je demande au comte quel sera, dans son opinion, le résultat de ce fait, s'il s'accomplit.

— Si nous commettons une pareille folie, s'écria de Lusignan, dans huit jours les cinq nations seront sur le Richelieu, et dans un mois les Anglais seront dans Montréal!

— Alors, comte, vous ne conseillez pas d'abandonner Carillon? Et le gouverneur sourit en disant cela, car il comprenait bien lui aussi l'absurdité d'une pareille question.

— Pas avant que Québec lui-même soit tombé! Et alors le vieux comte de Lusignan ne pourra plus aviser Sa Majesté...

— Bien dit! comte, bien dit! Avec vous, Carillon est sauvé! Si un jour l'ennemi ose l'attaquer, il s'emplira, ce vieux fort, des riches dépouilles de la victoire, et son drapeau deviendra l'orgueil de la Nouvelle-France!

— Puisse-t-il en être ainsi, gouverneur! Donnez-moi seulement le royal Roussillon, et je vous jure que jamais anglais, hollandais, ou iroquois ne traversera les eaux du lac Saint-Sacrement!

— Comte, vous parlez comme le croisé, votre ancêtre... Mais il m'est impossible de vous donner le royal Roussillon. Ne pensez-vous pas qu'il soit possible de tenir avec la garnison que vous avez?

— Contre les forces de la Nouvelle-Angleterre, oui; mais peut-être pas contre les réguliers anglais qui débarquent à New-York.

— Ce sont ceux que le roi a vaincus à Fontenay, n'est-ce pas? demanda l'Intendant, qui tout courtisan qu'il était, n'aimait guère, non plus, la teneur des dépêches; car il savait bien que ce n'était point pour l'honneur de la France que la Pompadour voulait la paix.

— Plusieurs de ces réguliers ont en effet combattu à Fontenay, répondit de Lusignan. Je le tiens d'un prisonnier anglais que les indiens ont amené au fort Lydius.

(A suivre)